

Une théorie de la littérature au risque du stalinisme. Notes pour une étude « homologique » de Lukács

Andrea D'Urso

Università del Salento, Université SHS Lille 3

Résumé

Marquant à sa façon le centenaire de *La Théorie du roman*, cette brève étude se propose de jeter les bases d'une « homologie » des postures politique et esthétique de Lukács, à savoir, de son appréhension historique et (idéo)logique à la fois. À partir des préférences littéraires de Lukács, qui bien souvent ne correspondent pas à l'esthétique stalinienne, on s'attache ici à débrouiller les liens complexes existant entre cette œuvre de jeunesse et la production lukacsienne depuis les années 1930, ce qui permet également de relever des « correspondances homologiques » entre l'évolution de la pensée de Lukács sur le plan théorique et l'involution mise en œuvre par Staline sur le plan politique.

This brief study aims at setting the basis for a « homology » between Lukács's political and aesthetic claims, namely considering both his historical and (ideo)logical understanding. Starting from Lukács's literary preferences – which often do not conform to the Stalinist's aesthetic – I try to disentangle the complex links between his early works and the post 1930 production. Along this line, I identify « homologous correspondences » between the evolution of Lukács's theoretical thought and the involution deployed by Stalin's political plan.

Mots clefs

Lukács, théorie du roman, homologie, matérialisme dialectique, sociologie de la littérature

Contacts

andrea.durso@unisalento.it

1. Un « individu problématique »

Dans *Beiträge zur Geschichte der Ästhetik* de 1954 – un recueil de textes sans doute fragmentaires et hétérogènes, écrits avant la mort de Staline, qui annoncent déjà, ne serait-ce que sous forme de projet, les études systématiques de *l'Esthétique* (1963) – Lukács veut « déceler le lien dialectique existant entre les tendances progressistes et les tendances réactionnaires de l'esthétique idéaliste allemande » (*Contributi alla storia dell'estetica* 13, notre trad.). Dans cet ouvrage qui se place entre les chefs-d'œuvre de jeunesse et leur rétractation dans les années 1960, Lukács pose Staline aux côtés de Lénine. Ce n'est que dans l'avant-propos de l'édition italienne de 1957 (c'est-à-dire après l'année fatidique de 1956) que Lukács parlera de « compromis », d'« expédients diplomatiques » et même d'une « polémique contre Staline [qui] ne pouvait être exprimée autrement que sous forme d'interprétation » (9, notre trad.).¹

¹ Remarquons au passage que dans la version en ligne de ce texte traduit par Jean-Pierre Morbois (Lukács, «Préface à l'édition italienne de *Contributions à l'histoire de l'esthétique*»), après la déclaration à la

Sans infirmer la lecture de L. Goldmann et de ses élèves tendant à séparer le jeune Lukács génial du Lukács de la maturité endoctriné par le stalinisme, nous voudrions scruter les interstices entre les ouvrages et les autocritiques, afin de saisir le lien dialectique existant entre la tendance progressiste et la tendance réactionnaire dans sa pensée. Précisons cependant que par là nous ne cédon's ni à l'idée d'une « dichotomie faustienne de la pensée lukácsienne », ni à son prétendu antidote, consistant à envisager le parcours intellectuel de Lukács « comme une totalité, dialectique naturellement », et même « profondément dialectique », sous l'égide pré-hégélienne d'un Pascal accordant toute contrariété (Charbonnier 4), ce qui revient à confondre la dialectique avec la simple juxtaposition des contraires et à justifier tout revirement idéologique.

Pour tenter d'éclaircir notre propos, ajoutons que l'approche *homologique* que nous proposons d'appliquer à l'étude de Lukács procède moins du structuralisme génétique de Goldmann que de la sémiotique matérialiste de F. Rossi-Landi, appliquée aux domaines de la sociologie de la littérature et de la critique littéraire.² En termes rossi-landiens, il s'agit de démystifier l'*idéologie* cachée dans le *langage* et liée à cette structure sous-jacente qui n'est autre que la *structure des rapports de production*. Il serait erroné de prétendre à la validité d'une telle approche seulement pour démasquer l'idéologie cachée dans l'œuvre d'un romancier, sans prendre en compte aussi les effets que les contingences historiques, et plus précisément la révolution bolchévique et la contre-révolution stalinienne, ont pu avoir sur la production philosophique d'un penseur comme Lukács. Certes cela n'implique pas un rapport de dépendance spéculaire entre l'infrastructure sociale et la production théorique, d'autant plus que la philosophie, d'après Rossi-Landi (*r. Ideologia*), peut être considérée comme le *stade suprême de l'idéologie* à cause de son degré élevé d'élaboration linguistique. Travailler sur le mode homologique signifie travailler de façon *matérialiste* et *dialectique* interrogeant les correspondances celées entre la structure des rapports de (ré)production sociale et la superstructure de la production théorique, dans les constances et les variables du devenir historique de leur relation.

Comment donc un ouvrage tel que *La Théorie du roman* (1916), de matrice idéaliste, a-t-il pu se transformer en soutien du réalisme, donnant lieu, au sein de la tradition marxiste, à une incompréhension des phénomènes révolutionnaires d'avant-garde, considérés avec mépris comme « romantiques », voire « décadents » ? Sans céder aux anachronismes, étudier aujourd'hui cette œuvre de jeunesse de Lukács, cent ans après sa parution, signifie à nos yeux aborder une théorie du roman au risque du stalinisme. Il s'agit dès lors d'appliquer à Lukács la formule de Croce qu'il a lui-même reprise pour Staline, afin de voir « ce qui est mort et ce qui est vivant dans son système » (Lukács, *Contributi alla storia dell'estetica* 11, notre trad.). Comme il s'agit d'un projet vaste et complexe, cette contribution ne saurait se présenter que sous la forme de notes préalables à une telle étude.

page 2 : « De tels compromis tournent autour de la personne et de l'œuvre de Staline », disparaît cette autre phrase de Lukács que nous traduisons : « Je profite de l'édition italienne de ces écrits pour révéler ouvertement mes expédients diplomatiques dans cette question ».

² Nous ne reviendrons pas ici sur la théorie de l'homologie de la production matérielle et de la production linguistique que nous avons amplement étudiée et développée. Cf. Ferruccio Rossi-Landi, « Le langage comme travail et comme marché », et nos contributions accessibles par l'URL <https://unisalento.academia.edu/AndreaDUrso>.

2. Stalinisme et réalisme : approche homologique de la posture de Lukács

L'ambiguïté qu'évoque notre titre émane directement de l'attitude de Lukács. Si elle peut encore s'expliquer du vivant de Staline par la volonté de Lukács de défendre toute tentative de socialisme réel contre un capitalisme abhorré au point de composer avec les méfaits d'un régime contre-révolutionnaire, on a bien du mal à comprendre les raisons d'une telle posture après la mort de ce dictateur redoutable et redouté.³

Dans une de ses dernières interventions, l'interview "Sur Lénine et le contenu actuel du concept de révolution", tournée le 2 octobre 1969 par le réalisateur András Kovács, Lukács rappelle qu'en 1918 il envisageait la société capitaliste comme « la pire des sociétés possibles » et que depuis son enfance il détestait à tel point le capitalisme que « tout peut [lui] arriver, sauf de revenir au capitalisme » (68, notre trad.).⁴ Lukács affirme par ailleurs que Staline a été « un révolutionnaire convaincu, d'après un jugement historique objectif », et « un homme très intelligent et talentueux, un tacticien extraordinaire, mais [...] privé de toute sensibilité idéologique », qui a « adapté la décision stratégique et la théorie à la décision tactique » (65, notre trad.). Lukács reconnaît néanmoins que « dans nombre de questions essentielles, Staline n'a pas été le successeur de Lénine, mais bien son contraire » (66, notre trad.). Il ajoute enfin qu'il en est lui-même venu à « une conception exacte du marxisme à l'âge de 45 ans environ » (82, notre trad.), c'est-à-dire en 1930.

À en croire le Lukács de 1969, il faut donc prendre comme parangon de sa vision du marxisme ce qu'il a produit depuis les années 1930 à Moscou (cf. Lukács, *Écrits de Moscou*). On sait bien que dans cette période il s'est consacré à bâtir une esthétique marxiste à partir notamment de ses études sur Mehring (1933), Vischer (1934) et Schiller (1935), et de ses théories sur le réalisme, censées faire pendant au jdanovisme du socialisme dans un seul pays et destinées à susciter les objections de Bertolt Brecht et d'Ernst Bloch. En fait, dans ces années, Lukács se réfère à maintes reprises aux « écrits esthétiques » de Marx et Engels qu'il éditera et préfacera en 1945,⁵ inaugurant ainsi la critique « marxiste » érigeant en modèle le réalisme à la Balzac en tant que « représentation exacte des caractères typiques dans des circonstances typiques », suivant la fameuse formule d'Engels dans sa "Lettre à Miss Harkness". Ce, bien entendu, aux frais du naturalisme de Zola, au prix de quelques bisbilles avec Thomas Mann (cf. Gorilovics). Force est de constater, à ce propos, que le roidissement de la théorie littéraire de Lukács à partir des années 30, à coups de dogmes et d'exemples réducteurs, va de pair avec l'ossification du « marxisme-léninisme » colporté par Staline sur le plan pratique, politique et culturel. Les deux sont *homologues*. Même si Lukács évite soigneusement de faire le panégyrique des romans du réalisme socialiste, tenus souvent pour des

³ Rappelons au passage les déclarations lucides des surréalistes en août 1935 : « Quitte à provoquer la fureur de leurs thuriféraires, nous demandons s'il est besoin d'un autre bilan pour juger à leurs œuvres un régime, en l'espèce le régime *actuel* de la Russie soviétique et le chef tout-puissant sous lequel ce régime tourne à la négation même de ce qu'il devrait être et de ce qu'il a été » (Breton 471).

⁴ Au moment où nous écrivons, nous disposons de l'édition italienne de cet entretien : György Lukács, "Su Lenin e il contenuto attuale del concetto di rivoluzione".

⁵ Ce texte, avec ceux sur Mehring, Vischer, Schiller, Hegel, Nietzsche et Tchernychevski, fait partie des *Beiträge zur Geschichte der Ästhetik* cités en ouverture de notre article. Resté longtemps inédit en français, il est finalement lisible en ligne, avec d'autres titres de ce recueil, dans la traduction de J.-P. Morbois (cf. Lukács, "Introduction aux écrits esthétiques de Marx et Engels", et pour les autres: <http://amisgeorglukacs.over-blog.com>).

expressions naturalistes à la Zola, les critiques staliniens s'inspireront largement de ses thèses pour justifier leurs attaques au modernisme « romantique » et irrationnel des avant-gardes du XX^e siècle.

Pour comprendre ce décalage qui s'avère toutefois utile à l'orthodoxie communiste, il faut aussi tenir compte de certaines correspondances *homologiques* à l'intérieur des formulations théoriques de Lukács. En ce sens, il est pour le moins significatif que le plus réactionnaire des écrivains réalistes (Balzac le « légitimiste », comme le rappelait encore Engels dans sa lettre susmentionnée), le moins progressiste des poètes romantiques (Goethe) et le plus conservateur des philosophes idéalistes (Hegel) soient pour Lukács les représentants les plus géniaux de leurs domaines dans leurs époques,⁶ de même que le contre-révolutionnaire Staline est « un tacticien extraordinaire ».

Il n'est ni pertinent ni utile de revenir ici en détail sur les écrits de Lukács dans la période inaugurée par les années 1930, d'autant que le rapport de Lukács au stalinisme a été amplement reconnu et analysé.⁷ Ce qui importe est en revanche de relier ces études à la compréhension de la posture réelle – indépendamment de l'étiquette « marxiste » – adoptée par Lukács à cette époque, afin d'envisager les rapports éventuels entre sa production théorique de l'époque stalinienne et celle de sa période juvénile.

⁶ Nicholas Vazsonyi (99-105) montre que Lukács établit deux niveaux : au plus bas on trouve Zola, Sterne et Schiller, que dépassent respectivement Balzac, Goethe et Hegel. Par ailleurs, sans parler d'« homologie » (terme auquel il préfère celui d'« analogie historique »), l'auteur semble aller dans la même direction que nous indiquons. À son avis, la posture de Goethe permet aussi d'établir un pont (peu précis, à notre sens, et qu'il faudrait peut-être préciser davantage) entre Robespierre et Staline, au moyen d'un parallèle entre les deux terreurs de la Révolution française et de la (contre-)révolution soviétique. Michael Löwy (“Lukács and Stalinism” 29) propose un autre parallèle, cette fois-ci entre Hegel et Lukács. De même que Hegel avait accepté le Thermidor français, Lukács accepte le régime stalinien qu'en 1935 Trotsky (chap. 5) avait justement défini comme « thermidorien ».

⁷ Outre N. Vazsonyi et M. Löwy que nous venons de mentionner, *cf.* aussi Michel Lequenne (18-27) et Alain Brossat. Une critique sans merci du Lukács « stalinien » a été formulée par Leszek Kolakowski, David Pike, et Arpad Kadarkay. Nicolas Tertulian (“Lukács et le stalinisme”) s'oppose à ces auteurs qui lui semblent mener « leur guerre froide contre le “*stalinisme*” de Lukács sans prendre en considération ce qui distingue son argumentation de la ligne soviétique officielle, s'attachant à en rechercher uniquement les ressemblances ». Après avoir déclaré (d'après Jürgen Rühle) que « les ressemblances entre la position de Lukács et celle des tenants du réalisme socialiste étaient *périphériques* et qu'en réalité, son esthétique se situait à l'antipode de la ligne officielle », N. Tertulian conclut à « l'attitude structurellement anti-stalinienne de Lukács dans les années trente ». Il en fait de même lorsqu'il tient à séparer l'usage de Lénine chez Lukács et chez Staline, sans tenir compte de la chronologie (1921, 1923, 1928, 1933 etc.) et du rapport changeant de Lukács à Lénine sur le plan théorique et politique à la fois. Pourtant, sa reconnaissance de l'accent que Lukács met dès 1930 sur « *l'universalité philosophique* du marxisme », « les virtualités de ce concept éminemment *philosophique* de la pensée de Marx [qui] allaient se réaliser pleinement dans les grands ouvrages écrits par Lukács vers la fin de sa vie, *l'Esthétique* et *l'Ontologie de l'être social* », et l'affirmation d'après laquelle « la “*période stalinienne*” de Lukács contient donc *in nuce* les idées directrices de son grand ouvrage de synthèse *l'Ontologie de l'être social* » semblent confirmer notre lecture homologique. On dirait de même de la partie consacrée à *La Théorie du roman* dans N. Tertulian, “L'évolution de la pensée de Georg Lukács” (21-25). Ajoutons que, d'après une remarque (que N. Tertulian récuse) d'Isaac Deutscher, M. Löwy (“Lukács and Stalinism” 32-37) a montré la permanence d'une attitude « front-populiste » – tentant de réconcilier le stalinisme et la culture démocratique bourgeoise – qui marque la posture à la fois politique et esthétique de la production lukácsienne, des *Thèses de Blum* (1928) jusqu'à l'époque khrouchtchéviennne. Du même auteur, *cf.* aussi *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires. L'évolution politique de György Lukács (1909-1929)* ; et “*Idéologie révolutionnaire et messianisme mystique chez le jeune Lukács (1910-1919)*”.

Qu'il s'agisse du modèle épique mis en avant dans *La Théorie du roman* ou bien des parangons intemporels du réalisme que sont les romans de Balzac et les œuvres de Goethe dans ses écrits des années 1930 et 1940, Lukács révèle une curieuse préférence pour des formes esthétiques *a priori* qui posent problème à l'égard de sa profession de foi matérialiste et historiciste. Ici l'attachement au matérialisme historique semble céder le pas à une doctrine idéaliste qui fixe l'aboutissement d'un processus dans une forme prédéterminée. C'est la façon propre à Lukács de transformer le devenir dans une *téléologie*. Faut-il rappeler l'acceptation par Lukács dans les années 1930-40 de la tragédie individuelle comme nécessaire au développement de l'histoire (ce qui sonne comme une justification de la terreur stalinienne), surtout par le truchement du *Faust* de Goethe ? (Vazsonyi 122). Faut-il souligner que c'est exactement cette même logique « justificationniste » que Lukács avait stigmatisée en 1918, au moment de sa prise de conscience révolutionnaire, en refusant « la thèse hégélienne suivant laquelle toutes les étapes du développement historique doivent être considérées comme justes, portant ainsi à se réconcilier avec la réalité » (Lukács, "Su Lenin..." 68, notre trad.) ?

Par ailleurs les deux textes que Lukács consacre à Gorki au moment de son décès en 1936 semblent contredire la prétendue opposition du philosophe hongrois au réalisme socialiste. Gorki y est comparé à Goethe et à Balzac et élevé au rang de classique. Il est par ailleurs désigné comme « le plus grand écrivain contemporain », « la synthèse vivante de toutes les valeurs véritables du passé, le garant de l'héritage pour la création du réalisme socialiste, la preuve vivante pour nous et pour le public international que la révolution prolétarienne, le socialisme victorieux, signifie un énorme essor de la culture » (Lukács, *Maxime Gorki* 5), « le premier maître du réalisme socialiste » (21). D'après Lukács, « le réalisme socialiste de Gorki recueille tout l'héritage de la littérature classique Russe » (50).⁸ C'est encore une façon subtile de faire indirectement l'éloge du réalisme socialiste par son représentant le plus prestigieux que Staline avait adoubé en père de la littérature prolétarienne.

3. Dialectique, compromis et compromission

La place manque pour envisager le réseau complexe des relations entre la production de jeunesse de Lukács et, d'une part, l'époque « géniale » des années 1920 et, d'autre part, les écrits de sa période moscovite, voire ses rétractations des années 1960 qui ne démentent pas, tant s'en faut, ses attaches staliniennes. Il y a cependant tout lieu de reconnaître que l'approche « marxiste » développée à Moscou sous la botte de Staline a affaire davantage avec l'idéalisme de jeunesse de l'auteur qu'avec le marxisme d'*Histoire et conscience de classe* (1923). La parution de cet ouvrage remarquable – devancé par l'étude "*Nathan/Tasso*" (1922) proposant une appréciation mitigée de Goethe et suivi par des essais sur *Lénine* (1924), la critique du marxisme vulgaire de Boukharine (1925) et *Dialectique et spontanéité* (1925) (cfr. Löwy) – constitue donc une sorte de parenthèse heureuse entre les phases respectivement idéaliste et dogmatique que l'on retrouve aux deux bouts de la production lukacsienne. La réduction du marxisme à ce que ce dernier a toujours combattu : l'ontologie, dans la philosophie du dernier Lukács, se présente dès lors

⁸ Depuis avril 2014 ces deux textes : "Le libérateur" (5-23) et "La comédie humaine de la Russie pré-révolutionnaire" (24-88) sont enfin accessibles en ligne dans la traduction de J.-P. Morbois (cfr. Lukács, *Maxime Gorki*).

comme le couronnement d'une inflexion métaphysique qui remonte aux temps de *L'Âme et les formes* et de *La Théorie du roman*. En ce sens, la grande *Ontologie de l'être social* (œuvre posthume et inachevée) enterre *Histoire et conscience de classe*,⁹ de même que *Socialisme et démocratisation* (1968) tourne définitivement la page du livre sur *Lénine*.¹⁰

Si donc dès 1926 (cfr. Lukács, "Moses Hess et les problèmes de la dialectique idéaliste"; Lowy, "György Lukács") – à savoir, avant la terreur stalinienne mais déjà au temps du « socialisme dans un seul pays » (cfr. Staline) et de l'exclusion de l'Opposition de gauche du Politburo – le Hegel réaliste de la pacification avec l'État prussien est l'indice de l'acceptation par Lukács de la *Realpolitik* stalinienne, le retour du dernier Lukács à une philosophie idéaliste et ontologique n'est que le dernier signe d'une involution théorique. Ainsi, si on ne saurait dire que Lukács est un « réactionnaire » à l'époque stalinienne de sa production moscovite et à l'heure poststalinienne de ses rétractations, on peut quand même affirmer que, à partir de 1926, il a entrepris de saper systématiquement les percées théoriques réalisées au début des années 1920. Une fois de plus, on ne peut que constater une homologie entre ce reniement et la contre-révolution mise en œuvre par Staline sur le plan politique, sans que pour autant ni Lukács ni l'idéologie officielle soviétique ne renoncent aux références marxistes. Comme l'a dit bien Daniel Bensaïd en 2006: « La victoire de la contre-révolution bureaucratique exigeait en effet une logique binaire ("qui n'est pas avec moi...") du tiers exclu: pas de lutte possible, même asymétrique, sur deux fronts ».

Y a-t-il incompatibilité entre notre point de vue et ceux qui soutiennent que Lukács a récupéré l'héritage hégélien de Marx contre le positivisme soviétique ou l'orthodoxie de Staline? Nous ne le croyons pas, mais la réponse nous vient encore de D. Bensaïd soulignant à juste titre que la faute n'est pas tant dans la reprise de la méthode de Hegel que dans l'adhésion à son *réalisme*, un réalisme mis au service de la justification de l'inacceptable :

Ce fut une seconde mise à mort de la dialectique, une sorte de Thermidor dans la théorie, dont les prémisses étaient évidentes dès la condamnation de la psychanalyse et du surréalisme lors du sinistre congrès de Kharkov, et dont l'immortelle brochure de Staline *Matérialisme historique et matérialisme dialectique*, fixe la doctrine. La « dialectique » devint alors une métalogique formelle, une sophistique d'État bonne à tout, et notamment à briser les hommes. La dialectique de la conscience critique (celle de Lukács, de Korsch) recule alors devant l'impératif de la Raison d'État.

⁹ Cfr. Perry Anderson, "Lukács on his life and work (an unofficial interview)" 49-58. Il est très significatif qu'ici Lukács insiste sur le rôle de la *téléologie*. Lukács revenait déjà sur cet aspect téléologique de son *Ontologie* dans un texte de 1968 préparé pour une conférence en allemand à Vienne, où par ailleurs il reconsidérerait les « catégories » comme « formes d'existence, déterminations existentielles », évoquant ainsi un lien avec ses travaux de jeunesse (Lukács, "Le basi ontologiche del pensiero e dell'attività dell'uomo" 21, notre trad. Pour la version française cfr. "Les fondements ontologiques de la pensée et de l'agir humains", *Cités* 1 hors-série, 2010).

¹⁰ C'est l'opinion de Norman Levine dans son introduction à l'édition anglaise de G. Lukács, *The Process of Democratization* (26). Levine défend pourtant la version d'un Lukács non-stalinien, voire « critique du stalinisme dès le début » (27).

4. Théorie du roman d'avant le stalinisme/théorie littéraire révolutionnaire

Certes, parler de stalinisme à propos de la *Théorie du roman* équivaudrait à tomber dans un anachronisme flagrant. On peut néanmoins détecter dans cette œuvre de jeunesse une forme à peine dissimulée d'idéalisme à l'origine d'un certain nombre de dérives à venir, dont notamment l'acceptation (dissimulée ou non) du stalinisme.

Dans sa célèbre préface autocritique de 1962 Lukács a lui-même dénoncé le fondement idéaliste de sa pensée juvénile à laquelle appartient *La Théorie du roman*, œuvre à la fois proche du kantisme de *L'Âme et les formes* et déjà très hégélienne. Lukács dénonce en 1962 ce fond « sciences de l'esprit » et *Lebensphilosophie* mêlé à une tentative d'application esthétique de l'hégélianisme, qui aboutissent dans *La Théorie du roman* à la tentative d'expliquer les phénomènes littéraires (Cervantès, Balzac, Flaubert, Tolstoï, Dostoïevski) par des universaux, c'est-à-dire par l'imposition d'une camisole de force conceptuelle. Qui plus est, Lukács affirme que *La Théorie du roman* procédait du mélange d'une *éthique de gauche* portant sur une vision radicale de la révolution, et d'une exégèse traditionnelle et conventionnelle de la réalité, plus précisément une *gnoséologie de droite*. Le lien dialectique ainsi détecté entre la tendance progressiste et la tendance réactionnaire dans *La Théorie du roman* semble cependant bien résumer le projet de la dernière décennie de la vie de Lukács : interpréter la théorie révolutionnaire de la reproduction sociale (Marx) comme une ontologie (Heidegger).

La tendance à fixer des phases distinctes (pré-marxiste et marxiste ou, d'après certains, kantienne, hégélienne, marxiste et stalinienne) dans l'évolution de la pensée de Lukács a fait négliger les traits communs qui ont caractérisé son développement. Dans son analyse détaillée et chronologique de cette continuité, N. Vazsonyi (10-45) a montré à juste titre que, malgré ses élans romantiques dans les ouvrages qui précèdent *La Théorie du roman* (notamment dans *L'Âme et les formes*), Lukács affichait déjà à cette époque une position classiciste plutôt que révolutionnaire. Il préférait notamment Goethe et Storm à Novalis et Kierkegaard, le « naïf » au « sentimental », l'ordre de la forme à l'anarchie à la Sterne, le succès et le réalisme goethéens à la défaite et à l'idéalisme romantiques, et donc le compromis d'une solution dialectique à l'irréductibilité d'une attitude prétendant choisir entre deux extrêmes (*aut aut*). Il s'en suivrait que, déjà à cette époque, Lukács aurait considéré la dialectique comme l'acceptation d'un compromis (voire d'une compromission) avec la réalité. Cela augure déjà à nos yeux de la posture intellectuelle et politique qu'il prendra dans sa période moscovite, avec ou sans ambages, pour défendre le socialisme dans un seul pays et le réalisme littéraire.

Or, face à ce réalisme cru, c'est curieusement l'élan romantique, voire utopique qui permet à Lukács d'entrevoir une lumière, un espoir au-delà de sa déception, d'envisager un retour aux possibilités de la vie, qui est en même temps une chance pour la littérature. Ce notamment à partir de Dostoïevski, auteur sur lequel s'achève *La Théorie du roman*. Ce retour à la vie même, plutôt que l'analyse conceptuelle et idéaliste de sa phénoménologie cristallisée dans les *Formes*, est ce qui conduira Lukács à l'action révolutionnaire en 1919 et à son marxisme hérétique dans *Histoire et conscience de classe*. Mais *La Théorie du roman* en revanche se présente encore sous le signe idéaliste d'une présence du roman et plus précisément du roman *réaliste* en tant qu'*épos* moderne destiné à devenir plus tard le roman *historique* (1955).

À ce propos, il est intéressant de remarquer les rôles de Balzac et de Goethe dans le passage de l'étude de l'« individu problématique » dans l'ouvrage de 1916 à celle du « caractère typique » dans les écrits plus tardifs. Dans l'« Essai de typologie de la forme romanesque » qui constitue la deuxième partie de *La Théorie du roman*, qu'il s'agisse de

l'âme plus étroite que le monde, typique de « l'idéalisme abstrait » (comme dans le *Don Quichotte*), ou de l'âme plus large que le monde, propre au « romantisme de la désillusion » (comme dans l'*Éducation sentimentale*), le caractère épique de la *Comédie humaine* joue le rôle d'œuvre modèle. Notons par ailleurs que l'opposition entre ces deux formes du rapport de l'âme au monde dans *La Théorie du roman* se termine par l'*Aufhebung* que représente le *Wilhelm Meister*, confirmant ainsi la valeur du compromis goethéen, destiné à devenir la véritable pierre angulaire dans l'élaboration esthétique de Lukács. Ajoutons enfin que Tolstoï et Dostoïevski, qui scellent *La Théorie du roman*, deviendront dans les écrits de 1936 et 1943-1944¹¹ des pièces d'appui pour la théorie du « réalisme critique ».

Or, ce téléologisme qui, du point de vue politique, a pu se greffer sur le projet totalitaire stalinien et qui, du point de vue littéraire, a prétendu promouvoir un modèle romanesque universellement valable, s'oppose à une étude *générale* et *matérialiste* de la littérature qui ne serait ni exclusivement idéologique, ni purement stylistique, comme le proposait Bakhtine (*Esthétique et théorie du roman*) dans les mêmes années, malgré des difficultés, des censures et des épreuves bien plus dures que celles de Lukács. En ce sens, une question se lève : dans l'élaboration d'une épistémologie marxiste du fait romanesque de nos jours, Lukács ne tiendrait-il pas souvent le rôle de la tendance « réactionnaire » et Bakhtine celui de la tendance « progressiste » ? C'est dire qu'une théorie « antistalinienne » (mieux vaudrait dire : « révolutionnaire ») de la littérature ne saurait aujourd'hui se bâtir sans tenir compte à la fois des alternatives à la méthode lukacsienne et des risques qu'elle comporte, de façon plus ou moins implicite. Les exégètes qui continuent d'ignorer ces écueils ne font que montrer ce qui est mort chez Lukács, c'est-à-dire le système, le dogme. Au contraire, ce qui est vivant dans l'œuvre de Lukács, paradoxalement, c'est son ouverture romantique aux essors imprévus de la vie, son utopie révolutionnaire d'un monde meilleur, son approche léniniste de « l'analyse concrète d'une situation concrète »,¹² auxquelles il ne s'en est malheureusement pas toujours tenu.

Envisager une théorie révolutionnaire de la littérature signifie aussi reprendre la leçon de Rossi-Landi (*Significato, ideologia e realismo artistico*) et remettre en cause la notion même

¹¹ Cfr. les traductions de J.-P. Morbois (Lukács, *Le réalisme critique dans la littérature russe du XIX^e siècle* 232-439). Alan Swingewood et Daglind Sonolet ont montré que « la théorie de la littérature de Lukács s'est développée et a été systématisée en opposition avec une théorie révolutionnaire et dialectique véritable, et que ses travaux sur l'esthétique relèvent plus du rationalisme et de l'éclectisme que du marxisme » (20). En soulignant l'usage dogmatique d'Engels (37) et la conception morale, éducative et exemplaire de Tolstoï et d'autres écrivains du *réalisme critique*, recoupant substantiellement l'idéologie stalinienne (40) et faisant « appel à la bourgeoisie aussi bien qu'aux socialistes » (25), les auteurs dénoncent la synthèse lukacsienne d'esthétique classique et marxisme (39) comme une continuation de l'humanisme et du réalisme bourgeois (28). Une fois de plus, donc, ce mélange de conciliation « front-populiste » entre culture bourgeoise et idéologie stalinienne s'est manifesté de façon homologique sur le plan esthétique par les préférences littéraires de Lukács.

¹² Cette formule provient du texte de Lénine de 1920, «Le communisme», où le leader bolchévique critique la tendance gauchiste et antiparlementariste de Lukács et de Béla Kun. Ce texte impressionna particulièrement Lukács : « Cet avis de Lénine fut pour moi hautement instructif. [...] Ce fut pour moi un grand enseignement, effaçant de ma mémoire ou plutôt justifiant pleinement ces lignes – comment dire ? – de mépris que Lénine avait écrites sur moi » (G. Lukács, «Su Lenin...» 48, notre trad.). La valeur à la fois psychologique et politique de cet épisode ne saurait être sous-estimée dans l'explication de l'attitude ultérieure de Lukács, avec son passage au marxisme des années vingt et sa posture de conciliation front-populiste à partir de 1928, sans doute causée par une mésinterprétation interclassiste de la tactique parlementariste préconisée par Lénine.

de « réalisme » et les idées reçues qui la concernent, y compris l'éloge dont elle fait l'objet dans le cadre des études lukaciennes sur le romanesque. Le sémioticien italien nous rappelle que le « réalisme artistique » n'est le plus souvent qu'un moyen de la classe dominante pour répandre sa propre *idéologie*, par un langage simple, direct, souvent redondant et peu chargé de sur-significations. Tout en soulignant le caractère d'emblée antibourgeois et antiréaliste qu'assument par contre les avant-gardes dans leur *renouveau communicationnel*, souvent par un langage surchargé d'informations et plus difficile à décoder, Rossi-Landi n'oublie pas de prendre en compte les processus qui désamorcent le potentiel novateur des avant-gardes les amenant à s'intégrer à l'idéologie dominante, avec ou en l'absence du *renouveau social* dont elles exprimaient la nécessité.

Tout se passe donc comme si la question du « réalisme » imposait aujourd'hui plus que jamais de faire le bilan de ce qui est encore vivant à la fois dans l'œuvre de Lukács et dans les ruptures littéraires et artistiques qui ont émaillé le XX^e siècle.

Références bibliographiques

- Anderson, Perry. "Lukács on his life and work (an unofficial interview)." *New Left Review* 8 (1971): 49–58. Print.
- Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*. Paris: Gallimard, 1978. Print.
- Bensaïd, Daniel. "Actualité du marxisme. Réponses aux questions des camarades russes de Vpered." 2006. Web.
- Breton, André. "Du temps que les surréalistes avaient raison." 1935. *Œuvres complètes*, t. II, Paris: Gallimard, 1992: 460–71. Print.
- Brossat, Alain. "Brecht et Lukács, staliniens en situation." *L'Homme et la société* 87 (1988): 84–103. Print.
- Charbonnier, Vincent. *La particularité de Lukács (recueil de textes)*. 2012. Web.
- Deutscher, Isaac. "Lukács critique de Thomas Mann." *Les Temps modernes* 241 (1966). Print.
- Engels, Friedrich. "Lettre à Miss Harkness d'avril 1888." Marx, Karl et Engels, Friedrich, *Sur la littérature et l'art*, éd. de J. Fréville. Paris: Éditions sociales internationales, 1936. 147–50. Print.
- Goldmann, Lucien. "Introduction aux premiers écrits de Georg Lukács." *Les Temps modernes* 195 (1962): 254–80; repris en postface de l'édition française de Lukács 1916, 156–90. Print.
- Gorilovics, Tivadar. "Zola devant le tribunal de Georges Lukács." *Lectures de Zola*. Ed. T. Gorilovics. Debrecen: Debreceni Egyetem, 1999. 3–49. Print.
- Kadarkay, Arpad. *Georg Lukacs. Life, Thought and Politics*. Cambridge, MA-Oxford: Blackwell, 1991. Print.
- Kolakowski, Leszek. *Die Hauptströmungen des Marxismus*. Vol. 3. München: Piper, 1979. Print.
- Lénine, Vladimir I. "Le communisme." 1920. *Œuvres*. Tome XXXI. Paris: Éditions Sociales, 1961. 167–69. Print.

- Lequenne, Michel. *Marxisme et esthétique*. Paris: La Brèche, 1984. Print.
- Löwy, Michael. "Lukács and Stalinism". *New Left Review* 91 (197): 25–41. Print.
- . *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires. L'évolution politique de György Lukács (1909-1929)*. Paris: PUF, 1976. Print.
- . "Idéologie révolutionnaire et messianisme mystique chez le jeune Lukács (1910-1919)." *Archives de sciences sociales des religions* 45/1 (1978): 51–63. Print.
- . "Dialectique et Spontanéité (1925) de György Lukács. Un marxisme de la subjectivité révolutionnaire." *ContreTemps* 3 (2002): 182–88. Print.
- . "György Lukács". *La Pensée* 364 (2010). Print.
- Lukács, György. *L'Âme et les formes*. 1911. Paris: Gallimard, 1974. Print.
- . *La Théorie du roman*. 1916. Paris: Éditions Gonthier, 1963. Print.
- . *Histoire et conscience de classe. Essais de dialectique marxiste*. 1923. Paris: Éditions de Minuit, 1960. Print.
- . *La pensée de Lénine*. 1924. Paris: EDI, 1965. Print.
- . "Critique du Manuel de sociologie de Boukharine." 1925. *L'Homme et la société* 2 (1966): 175–81. Print.
- . *Dialectique et spontanéité. En défense de Histoire et conscience de classe*. 1925. Paris: Éditions de la Passion, 2001. Print.
- . "Moses Hess et les problèmes de la dialectique idéaliste." 1926. *La Pensée* 364 (2010) et 365 (2011). Print.
- . *Maxime Gorki* ["Le libérateur" et "La comédie humaine de la Russie prérévolutionnaire" 1936]. Trad. de J.-P. Morbois. 2014. Web.
- . "Introduction aux écrits esthétiques de Marx et Engels." 1945. Trad. de J.-P. Morbois, 2014. Web.
- . György. *Beiträge zur Geschichte der Ästhetik*, Berlin : Aufbau Verlag, 1954. Trad. it. de E. Picco. *Contributi alla storia dell'estetica*. Milano: Feltrinelli, 1957. Print.
- . *Le roman historique*. 1955. Paris: Payot, 1965. Print.
- . *Prolegomeni a un'estetica marxista. Sulla categoria della particolarità*. Roma: Editori Riuniti, 1957. Print.
- . Préface. Lukács, *La Théorie du roman*. Print.
- . Postface. Lukács, *Histoire et conscience de classe*. Print.
- . "Le basi ontologiche del pensiero e dell'attività dell'uomo." 1968. Trad. fr. de D. Trierweiler. Lukács, *L'uomo e la rivoluzione*. Print.
- . *Socialisme et démocratisation*. 1968. Paris: Messidor - Éditions Sociales, 1989. Trad. angl. de S. Bernhardt et N. Levine, *The Process of Democratization*, introd. de N. Levine, Albany: State University of New York Press, 1991. Print.
- . "Su Lenin e il contenuto attuale del concetto di rivoluzione." 1969. Lukács, *L'uomo e la rivoluzione*. Print.

- . *Écrits de Moscou*. Éd. de C. Prévost. Paris: Éditions Sociales, 1974. Print.
- . *L'uomo e la rivoluzione*. Éd. de L. Gruppi. Roma: Editori Riuniti, 1975. Print.
- . *Littérature, philosophie, marxisme (1922-1923)*. Éd. de M. Löwy. Paris: PUF, 1978. Print.
- . *Prolégomènes à l'Ontologie de l'être social*. Paris: Delga, 2009. Print.
- . *Ontologie de l'être social. Le travail, la reproduction*. Paris: Delga, 2011. Print.
- . *Ontologie de l'être social. L'idéologie, l'aliénation*. Paris: Delga, 2012. Print.
- . *Le réalisme critique dans la littérature russe du XIX^e siècle. Pouchkine, Gogol, les démocrates révolutionnaires, Dostoïevski, Tolstoï*. Trad. de J.-P. Morbois. 2014. Web.
- . "Préface à l'édition italienne de *Contributions à l'histoire de l'esthétique*" [1957]. Trad. de J.-P. Morbois. 2015. Web.
- Pike, David. *Lukács und Brecht*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag, 1986. Print.
- Rossi-Landi, Ferruccio. "Significato, ideologia e realismo artistico." 1967. *Semiotica e ideologia*. Milano: Bompiani, 1972. 77–116. Print.
- . "Le langage comme travail et comme marché". *L'Homme et la société* 28 (1973): 71–92. Print.
- Rühle, Jürgen. *Literatur und Revolution*. München: Droemer Knauer, 1963. Print.
- Staline, Joseph. *Les questions du léninisme*. 1926. Paris: Éditions Sociales, 1947. Print.
- Swingewood, Alan et Sonolet, Daglind. "La théorie de la littérature de Lukács." *L'Homme et la société* 26 (1972): 19–44. Print.
- Tertulian, Nicolas. "L'évolution de la pensée de Georg Lukács". *L'Homme et la société* 20 (1971): 13–36. Print.
- . "Lukács et le stalinisme." *Les Temps modernes* 563 (1993): 1–45. Print.
- Trotsky, Lev. *La Révolution trahie*. 1935. Paris: Les Éditions de Minuit, 1963. Print.
- Vazsonyi, Nicholas. *Lukács reads Goethe: from aestheticism to Stalinism*. Columbia: Camden House, 1997. Print.